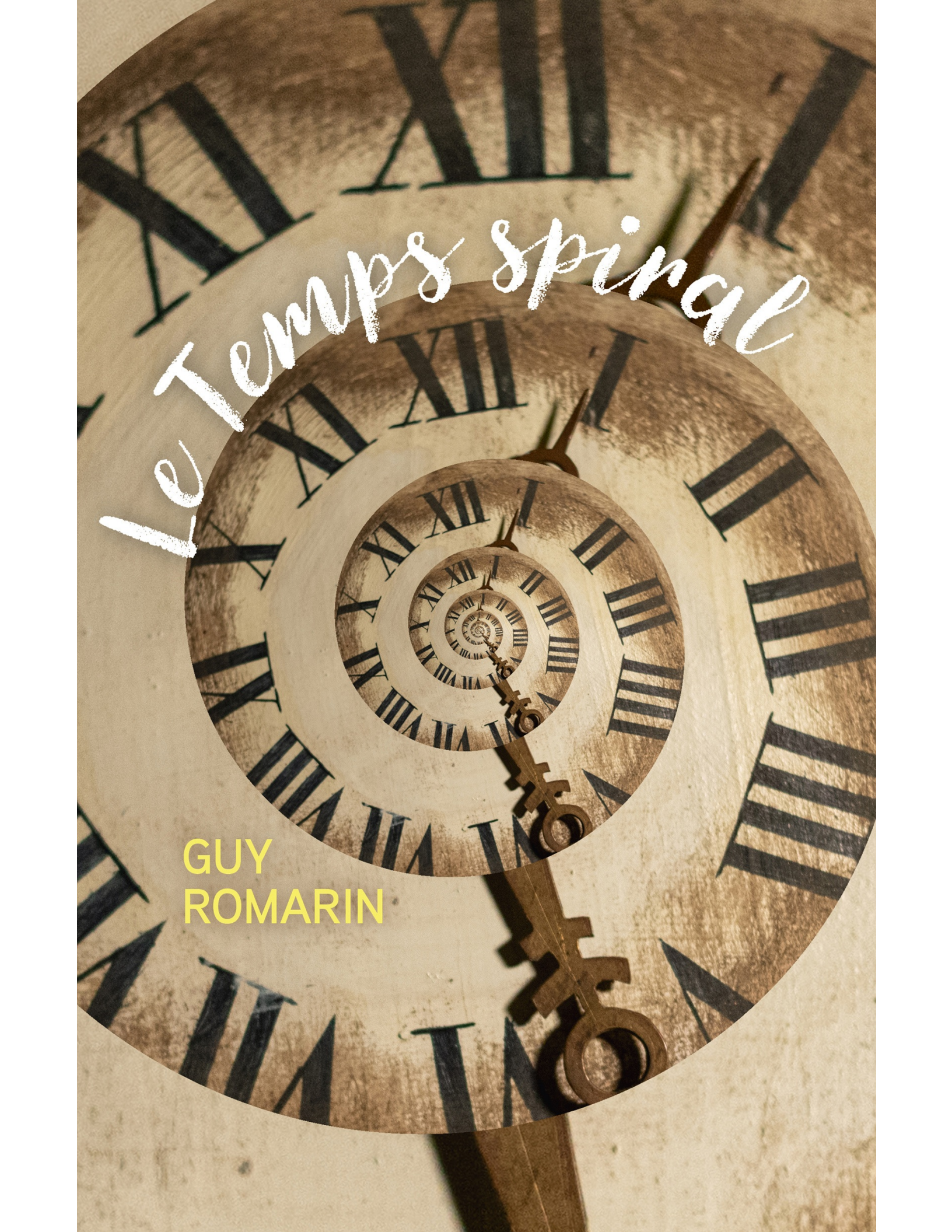


The background of the entire image is a spiral of clock faces. The spiral starts from a small clock face in the center and expands outwards, creating a sense of depth and infinity. Each clock face has Roman numerals and a key as a hand. The keys are positioned at different points on the spiral, creating a continuous line that leads the eye towards the center. The overall color palette is warm, with shades of brown, tan, and gold.

# Le Temps spirale

GUY  
ROMARIN

Guy Romarin

# Le Temps spiral

© Guy Romarin, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0741-8

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le temps spiral

Ou « Viens faire un tour du côté de chez *Swanaws* »

Vie ivre, vivre, contentement noctambule. La nuit suit le jour qui le précède.  
Cycle honni qui finira par s'achever, vie ivre, vivre.

Fernando Pessoa, *Le livre de l'intranquillité*, 117, le 27 juillet 1930 : « La spirale, c'est un cercle qui monte sans jamais se refermer. »

## Prologue

Je m'appelle Timothée Bontemps. Certains me connaissent car ma vie a été exposée à tous les regards lors de ma phase de dys-synchronie, avant que je retrouve *le Temps perdu* ; puis à nouveau lorsque j'ai perdu ce précieux temps durant lequel la vie a un sens, lors de ma recherche du *Temps à retrouver*. Heureusement, je l'ai échappé belle, et je me tiens toujours devant vous pour vous faire part de mes nouveaux états d'âme.

Certains m'ont côtoyé pendant ma vie civile de juge, et je continue de sévir dans cet office, malgré les frustrations que mon travail m'impose encore aujourd'hui. En contrepartie, mon travail m'offre des joies. Il me permet de changer le monde, beaucoup envieraient mon poste. Je suis en passe de parvenir de nouveau à mon objectif. C'est pourtant un avenir qui n'existe pas, ou pas encore. Je suis persuadé d'y arriver, mais, là encore, je suis pris dans la perplexité d'un présent, épais, spacieux, qui se refuse d'avancer vers cet avenir que j'appelle de mes vœux. Je garde un optimisme chevillé au corps, malgré les heurs de la vie, mais le réel n'oppose plus d'assise sur laquelle je pourrais déposer les pieds... Je pédale dans la choucroute !

Néanmoins, j'ai l'impression d'avoir les deux pieds sur une chaussée matérielle, et qui me fait avancer. Tourné-je dans cette roue comme un hamster dans le manège de sa cage ? Je peine à réaliser à quoi correspondent ces journées sans cesse renouvelées. J'effectue pourtant tous les jours mon travail le plus matériellement et le plus pragmatiquement possible, mais sans que l'avancée soit palpable dans mon analyse pratiquée au jour le jour.

Cependant, plutôt que me plaindre, plutôt que demander une solution à mon problème en le simplifiant à l'excès par cet *incipit*, je me propose de vous décrire prosaïquement mon quotidien afin que vous vous fassiez une idée plus précise de l'aporie que je traverse – étymologiquement, l'absence de route pour parvenir à mon but.

J'ai toujours rêvé d'écrire « pour de vrai » le mot le plus long de la langue française : anticonstitutionnellement. Vingt-cinq lettres sur les vingt-six que propose l'alphabet français, une performance ! Est-ce que ce désir puéril a joué un rôle dans le choix de mon métier ? Je ne pourrais le dire. Ce dont je suis sûr,

en revanche, c'est qu'il ne joue plus de rôle positif pour m'y faire demeurer. Peut-être même joue-t-il un rôle de repoussoir au métier de juge de cour constitutionnelle. Désormais, je suis las de ces phrases présentées comme des obstacles insurmontables aux moindres propositions d'avancées sociétales. Quel millefeuille administratif !

« Monsieur le juge, ces amendements sont anticonstitutionnels. »

Effectivement, mais la constitution n'en est pas moins modifiable. Il reste que, si elle n'est pas inamovible, elle exige une détermination bien supérieure pour parvenir à ses fins qu'à tous les obstacles auxquels j'ai fait face, et un chemin bien plus long et alambiqué. Les garde-fous que nous avons nous-mêmes posés pour garantir la stabilité de l'État, dont sont jalonnés le temple de nos lois comme autant de piliers des temples grecs, sont des montagnes que nous devons surmonter pour atteindre notre but.

Tant pis, je ne recherche pas nécessairement la simplicité, vous avez pu vous en rendre compte par vous-même. Cependant, l'objectif que nous visons n'est ni simple ni une banale futilité – loi sans objet –, cet objectif est tellement engageant que les monceaux de parapets, barrières, balustrades, qui enserment le cœur battant de ce qui fut – et persiste encore pour quelques instants à être – la Constitution française, ne sont pas de trop. Ces barbelés doublés d'amas de tripodes ne me font pas peur, et je ne suis pas homme à trembler devant l'adversité. Je ne refuserai pas comme un cheval pourrait le faire devant l'obstacle. Au contraire, la taille de l'obstacle attire ma foulée en sa direction. En cela, j'honore la sentence d'Oscar Wilde : « La sagesse, c'est d'avoir des rêves suffisamment grands pour ne pas les perdre de vue lorsqu'on les poursuit. » Cet écrivain à l'honneur décrit la métaphore, que j'ai déjà utilisée et que je compte filer au cours de ce récit : la gigantesque montagne. Cette allégorie ressemble au ciel qu'elle tutoie : elle évoque les périls de frôler le soleil comme Icare, le manque d'oxygène et les risques de chute vertigineuse, terrain de mille dangers. Vouloir s'en approcher relève-t-il du courage ou de la témérité ?

Le manque de sagesse dont j'ai fait montre lors de ma dépression, ce fut de m'être convaincu que certains de mes trop grands rêves étaient réalistes, et surtout que la réalité était décevante. Mais c'est proprement dément de souffrir par anticipation ! J'ai tiré une leçon de ce douloureux enseignement. J'ai choisi de préférer le bonheur à la clairvoyance. J'ai surtout recalibré le but. Il est accessible, réalisable, grandiose : à la fois lucide et heureux. Le réaliser me rend

de nouveau bien dans ma peau, et motivé par-dessus tout. La folle excursion s'est muée en randonnée raisonnable.

De plus, ce n'est plus désormais que je baisserai la garde. Nous avons déjà trop avancé pour abandonner le travail titanesque que nous avons abattu : simulations prospectives à longue portée, consultations publiques itératives, propagande prosélyte, lobbying intense auprès des politiques... Nous avons abouti à l'ultime étape, au dernier des travaux d'Hercule : le référendum ordonné par le président de la République sur proposition du Premier ministre. Faute d'avoir obtenu 60 % des voix des Parlementaires (nous en avons tout de même récolté 58 %), selon l'article 89 de notre Constitution qui remet en cause sa propre validité, la parole est au peuple dans un exercice de démocratie ultime. Voyons ce qu'il veut pour l'avenir de sa patrie...

Bienvenue dans le manège de la plus difficile réforme constitutionnelle annonçant la Sixième République : la fusion de la France dans la Nation, représentée par la coalition de près de deux tiers des États du monde !

Paris, le lundi 4 septembre 2028.

## Chapitre 1

Mon réveil m'arrache au sommeil à 7h32, comme tous les jours travaillés. Je tâtonne, cherchant mon téléphone portable, responsable de ce doux vacarme. Il gît là, sur ma table de chevet, à l'endroit même où je l'avais laissé au beau milieu de la nuit et de mes songes. J'envisage de n'interrompre que temporairement cette alarme, afin qu'elle se rappelle à mon bon souvenir dans dix minutes si la somnolence me capture et me renvoie dans le monde des rêves, puis me ravise. Je coupe la sonnerie pour toute la journée. Je profite tout de même de quelques instants de répit pour me lover contre Manon qui pousse un grognement que j'attribue à un certain plaisir. Je lutte pour ne pas fléchir envers des velléités de câlins plus poussés, lutte moins aisée que celle contre une catalepsie à laquelle je ne succombe que rarement et presque exclusivement les week-ends.

D'ailleurs, je suis déjà debout. Je me dirige vers la cuisine pour allumer la cafetière. Je découpe des tartines de pain d'hier afin de leur donner une nouvelle vie une fois grillées, délicieux pain au levain de notre boulangerie du dimanche. Puis, je sors le beurre et la confiture, quelques agrumes, des noix pour Manon. Le temps que l'automate nous prépare notre boisson, je lis les nouvelles du jour, debout au beau milieu de la pièce.

La chanson de Stéphane Eicher berce la lecture des titres : « Les nouvelles sont mauvaises, d'où qu'elles viennent... » De nouvelles roquettes ont été échangées dans la nuit entre Israël et le Liban, faisant trois nouveaux morts dans une guerre qui peine à les compter tellement ils deviennent nombreux. La *bronca* des agriculteurs a conduit à un nouveau recul sur le plan écologique pour maintenir la paix sociale. Un enfant est porté disparu, vu pour la dernière fois à discuter devant son collègue du quinzième arrondissement de Paris. Je les passe rapidement sans y prêter attention pour préserver la bonne humeur de ce matin. Tout en scrollant, je conserve dans mes favoris l'article portant sur les pourparlers de paix entre l'Ukraine et son envahisseur russe, en espérant y lire un espoir de trêve prochaine.

Le rôle des dernières gouttes d'eau aspirées par la cafetière marque la fin de ma rapide lecture des informations. Il est temps de diluer le café de Manon, et d'assortir le mien d'un nuage de lait. Une fois les derniers ajustements accomplis, je reviens embrasser mon épouse pour lui annoncer que le petit déjeuner est servi. Pas de chance, elle s'est discrètement levée, et fait sa toilette matinale dans la salle de bain attenante à notre chambre à coucher. Je me glisse derrière elle et l'enlace. Je colle mon torse contre son dos en essayant de coller au maximum la face antérieure de mes jambes et de mon bassin contre ceux de sa face postérieure.

« Attention, ne me fais pas bouger ! Je mets mes lentilles. »

Je tiens bon en conservant la position. Puis je tente néanmoins une incursion sous le haut de son pyjama dans le but de caresser ses seins, mais la procédure de correction oculaire est décidément trop exigeante. Manon me rembarre.

Mon café au lait me fait meilleur accueil, et je me venge sur les tartines. Ce matin, je jette mon dévolu sur une confiture de rhubarbe. Le sucre réussit à faire passer l'amertume du légume cuit, et le résultat est succulent. Je partage l'orange en deux parts inégales. Je commence seul les quartiers de la part du lion, ne laissant que la portion congrue à celle qui partagera dans un instant mon repas avec un appétit d'oiseau.

Mon volatile, délicieux bipède sans poil, apparaît justement, habillé, coiffé, maquillé. Tout en s'asseyant à la table et en ingurgitant ce que je lui ai préparé, elle rompt le silence de mon monacal repas.

« Tu sais, j'ai eu Margaux au téléphone hier soir. Je crois que tu y es allé un peu fort. Tu devrais l'appeler pour en reparler. Je suis sûr que vous finirez par tomber d'accord.

— Est-ce qu'elle t'a raconté ce qu'elle m'a dit ?

— En substance, mais je préfère que ça reste entre vous, au moins pour les détails. Pour ce qui est du fond, je suis persuadée qu'un accord sera trouvé.

— Tu as raison. Mais c'est Margaux qui est déraisonnable. Elle s'emporte pour un rien. Elle ne veut pas entendre raison. Et sa façon de s'offusquer, de tout prendre à la légère, de ne rien respecter... Pire, de montrer ostensiblement qu'elle s'en fiche : tout cela bloque la discussion sur le fond.

— Je peux l'imaginer, mais essaie encore.